

dent étroites, sinueuses, courant le long des torrents rapides, s'arrêtant aux défilés que la route aborde le plus souvent de face avec une hardiesse qui fait frissonner le voyageur suspendu au bord de l'abîme. En général, la route qui conduit d'Irun à Burgos est ce qu'on appelle vulgairement un casse-cou. Quand la route rencontre le torrent, comme aux abords de Tolosa, elle est excellente, car on sait que dans les pays de montagnes le torrent est un ingénieur admirable. Mais quand ce guide lui manque, la route fait mille folies, parmi lesquelles je signalerai la descente de la Descarga, en avant de Villaréal, comme un des défis les plus audacieux que le génie civil ait jamais faits à l'intrépidité des *majoral*, qui n'a de comparable que leur adresse. Malgré tout, le voyage est un enchantement continu de la frontière aux Castilles. Un péril certain pourrait arrêter le voyageur, un peu de risque l'aiguillonne. Et puis, comme Montesquieu l'a dit de la liberté : « Si chère que soit la rançon du plaisir, il faut bien la payer aux dieux. » Quand on a parcouru les provinces, on ne trouve pas le marché mauvais : un peu de fatigue pour beaucoup de plaisir. Partout des villes commerçantes, actives, populeuses dans une étroite enceinte, avec une allure de liberté, de bonheur et d'aisance qui fait rêver de l'âge d'or, ce mensonge de la mythologie. Les moindres villages affectent un air d'élégance et de rectitude architecturale où se remarque cette aptitude des peuples méridionaux à ajuster, aux lignes harmonieuses de leurs horizons, les plans de leurs constructions les plus simples. Bordeaux, Florence, Turin, autant d'écoles de cette architecture pittoresque dont il semble que les constructeurs des provinces espagnoles aient pris les leçons. Pas une église qui ne soit à sa place et pour ainsi dire dans sa lumière la plus favorable au milieu du paysage ; pas un hôtel de ville qui ne puisse montrer, dans un jour parfaitement libre, les lignes régulières et nobles de sa physionomie municipale ; pas une maison de curé qui n'ait choisi sa place au soleil avec autant de soin et de goût que la maison de plaisance d'un seigneur. Maintenant, groupez autour de ces villes, jetez sans ordre, mais non sans art, autour de ces mesures élégantes, les grandes masses de verdure,

les champs suspendus, les bois profonds et sombres, et toutes ces surprises de la montagne que vous retrouvez à chaque pas dans les Pyrénées, et vous aurez une idée de l'aspect charmant de ces provinces, qui sont en quelque sorte le seuil de l'Espagne; degrés riants et magnifiques par lesquels on entre dans le vaste pays dont l'Èbre semble la vraie limite du côté de la France, et dont la capitale de la Vieille-Castille, l'antique Burgos, est la clef.

Mais ici tout change.

II

Ici tout change, disais-je en terminant ma lettre d'hier, au moment de franchir la limite qui sépare les provinces du nord des deux Castilles.

Non que le changement soit brusque et soudain, monsieur, comme celui d'une décoration d'opéra. Il n'y a guère de ces changements à vue dans la nature. Les gorges d'Ollioules entre Marseille et Toulon, le Chaos dans les Pyrénées, le Gosier de Pancorbo, entre l'Èbre et Burgos, ce sont là des exceptions dans l'ordre pittoresque. La nature y met d'ordinaire plus de façons; et c'est par une pente douce, en ménageant les transitions comme dans le livre le mieux conçu, qu'elle vous introduit au cœur de la Vieille-Castille. Ceci est le fait de la nature. Voilà celui des hommes: ils ont placé une seconde ligne de douanes sur l'Èbre, en sorte qu'après avoir été rançonné à Irun pour les marchandises que vous apportez de France, vous l'êtes de nouveau à Miranda pour celles qu'on vous a vendues dans les provinces. C'est ainsi que mes compagnons de route durent laisser entre les mains, d'ailleurs discrètes et polies, d'un sergent de douaniers, d'admirables cigares de la Havane dont ils avaient rempli leurs poches à Vittoria. Mais passons, et laissons derrière nous ces merveilleuses flèches de la cathédrale de Burgos, chef-d'œuvre d'un art qui semble avoir emprunté à Dieu lui-même le secret de faire des miracles; car il ne s'agit pas pour nous de l'Espagne gothique, mais de la Castille constitutionnelle.

Étudions sur ce nouveau terrain la série des contrastes que nous cherchons.

La Vieille-Castille se distingue des provinces par un triple aspect : le pays, les hommes, les constructions. Quant à ces dernières, une fois en dehors de Burgos, ce ne sont plus des habitations, mais des repaires. On entre en général dans les maisons par l'écurie. Les murs ont cette apparence morbide et malsaine, cet air désespéré, décrépît, qui se reflète sur les habitants. Il n'y a sous ces toits misérables ni beauté, ni fraîcheur, ni jeunesse. L'enfance elle-même semble atteinte du poison de cette virilité précoce qui dessèche une génération dans sa fleur. Un enfant de douze ans qui avait mené, à cheval, la voiture qui nous conduisit de Vittoria au relais d'Aranda, près de cinquante lieues de France, disait en écartant du fouet les mendiants groupés autour des voyageurs : « Faites comme moi, chiens ! travaillez, vous ne mendierez pas ! » Cet énergique enfant avait tort. Ces mendiants étaient le seul ornement de ce paysage désolé : c'étaient de grands vieillards à la face rugueuse, illuminée par un œil profond, des vieilles indescriptibles, des jeunes filles aussi desséchées que la paille de maïs chassée par le vent dans l'espace ; le tout admirablement groupé pour l'observateur, couvert de guenilles fabuleuses, fièrement trouées, mais non moins fièrement portées. Et que ferait donc la Vieille-Castille si elle perdait ses mendiants ? On voit, au musée de Madrid, une toile de Velasquez qui prouve à quel point la mendicité était une des gloires pittoresques de la vieille Espagne. Velasquez a représenté dans ce tableau des mendiants qui ont le verre à la main et qui ont l'air d'avoir diné. C'est là, il est vrai, une des variétés les plus rares du mendiant espagnol. Mais, pour que le peintre ait fait ce chef-d'œuvre, il faut que le sujet l'ait puissamment inspiré. J'ai causé, pour ma part, avec plusieurs de ces mendiants ; car il en est qui parlent français : quelques-uns ont servi dans nos armées ; nobles pauvres, ma foi ! à qui on est tenté de serrer la main en y laissant l'obole de Bélisaire.

Mais quel est donc ce pays où de telles misères se produisent ? Ce doit être quelque terre aride où le soc de la charrue

n'a jamais passé ? Ne le croyez pas ; c'est une terre cultivée, fertile, où la vigne abonde, où poussent toutes les formes et toutes les qualités de céréales. Son aspect est triste, ses horizons sévères ; une ceinture de montagnes, lointaines et sombres, semble l'étreindre sans la borner, sous un ciel alternativement glacial ou torride. Sa physionomie générale n'est pourtant pas dépourvue d'une certaine grandeur, mais de cette grandeur, semblable à celle de l'Océan, qui donne l'idée de l'infini et qui plonge l'âme dans toutes sortes de tristesses inexprimables. Tel est l'aspect de la Vieille-Castille. Mais qu'importe la tristesse du paysage ? cette terre peut nourrir ses habitants. Elle pourrait les enrichir. J'ai entendu faire ce calcul : la *fanègue* de blé moissonné dans la Castille, c'est-à-dire à peu près cinquante-cinq litres de nos mesures, coûte de vingt-cinq à trente réaux ; à ce prix, l'hectolitre de blé vaudrait de douze à quatorze francs de notre monnaie à quelques lieues de notre frontière, tandis qu'on le paye vingt-six à Bayonne... Et il y a, disions-nous, des émeutes sur un grand nombre des marchés de France ! Et l'Irlande s'agite et se consume dans les convulsions de la faim ! Et les gouvernements qui maintiennent ces disproportions meurtrières entre la disette des uns et l'abondance des autres, ces gouvernements sont à la tête de la civilisation du monde ! Il est vrai que tous les Espagnols mangent du pain blanc, hormis les soldats (ce qui est une honte non moins en Espagne qu'en France) ; mais à quel prix ? Entrez dans la Vieille-Castille ; franchissez, si vous l'osez, le seuil des chaumières ; soulevez les haillons qui couvrent à peine les épaules de ces mangeurs de pain blanc, et demandez-vous ensuite si l'agriculture reçoit les encouragements dont elle a besoin, si le revenu de la terre suffit à ses charges, si l'usure ne ronge pas le cultivateur, si la division des héritages, ce germe fécond d'où est sortie la France nouvelle, doit s'arrêter à la rive droite de l'Èbre ; enfin si ce n'est pas à l'extension illimitée de la grande propriété, ce fléau de l'ancienne Italie (*latifundia perdidere Italiam*), qu'il faut attribuer la misère endémique des plus riches provinces de l'Espagne moderne ! Toutes ces questions, si délicates et si périlleuses qu'elles soient, il est bon, mon-

sieur, de les poser de temps en temps, même sans y répondre. Les peuples, et, ce qui vaut mieux encore, les gouvernements, éprouvent quelquefois le besoin de les résoudre.

Car veuillez remarquer que je ne conclus rien de ce qui précède contre le gouvernement actuel de l'Espagne. Tout le monde connaît ses bonnes intentions, le bien qu'il a fait, celui qu'il médite, et la puissance d'avenir que donne à son intelligente volonté le récent mariage de la reine Isabelle. Je n'oublierai jamais ce qu'il m'a été donné d'entendre, quelques heures avant ce mariage, de la bouche même de l'enfant qui devait s'asseoir, le lendemain, sur le trône d'Espagne : « Le gouvernement constitutionnel doit être une vérité de ce côté-ci des Pyrénées comme du vôtre. » Mot profond dit à Madrid en 1846, comme il le fut à Paris en 1830 ; car il était le désaveu de cette parodie stérile et sanglante que, pendant dix ans, en Espagne, la corruption des hommes politiques a jouée de concert avec la violence des partis. Il serait donc injuste d'attribuer au gouvernement actuel de la monarchie espagnole le tort de ce contraste qui existe entre la prospérité de certaines provinces et la misère de quelques autres. Le mal vient de plus loin. C'est l'arriéré de deux siècles qu'il faut régler ; et comme c'est le despotisme qui a creusé ce gouffre, il est naturel de penser, ainsi que tous les hommes de bon sens le croient en Espagne, que c'est la liberté seule qui peut le combler. Quant à la facilité avec laquelle les provinces du nord ont réparé les maux de la guerre civile et repris ces habitudes de bien-être et cette physionomie de bonheur dont le souvenir me poursuivait pendant mon triste voyage à travers la Vieille-Castille, un seul mot, fâcheux à écrire, explique cette différence. Les provinces du Nord se gouvernent elles-mêmes. Aujourd'hui, comme au temps d'Auguste, le Cantabre indocile résiste aux lois de la métropole. *Cantabrum indoctum juga ferre nostra*, disait Horace. Il faut le dire encore des provinces du nord. La capitulation de Bergara a garanti leurs franchises et régularisé leur opposition. Elles ne payent pas d'impôt. Elles n'envoient leur contingent à la conscription que dans le cas de guerre. Elles forment, au seuil de la monarchie espagnole, une petite Suisse active,

florissante et libre, qui n'a que l'inconvénient, très-grave à mon sens, de donner raison à ceux qui rêvent une Espagne fédéralisée par la loi comme elle l'a été par la nature ; système absurde qui, pour satisfaire à l'orgueil provincial et aux préventions étroites de quelques cités, sacrifie le pays tout entier.

Et puisque cette question s'est présentée sous ma plume, laissez-moi, monsieur, expliquer un fait qui se rattache au récent passage des princes français en Espagne ; je veux parler de l'accueil qu'ils ont reçu dans les Castilles et dans les provinces. Ceci n'est plus de la politique ni de l'historiographie, c'est de l'histoire. A mon point de vue, c'est une face de plus par où peuvent être étudiés les contrastes que je signale. Dans les Castilles, c'est l'esprit politique, l'esprit central qui a fait accueil aux princes français ; dans les provinces, c'est l'esprit local. La différence, si elle a existé, vient de là. Dans les Castilles, et à Madrid particulièrement, l'accueil a été grave, respectueux, solennel, contenu peut-être, comme il convenait à une ville qui est le siège d'un gouvernement libre, le chef-lieu de la presse influente et l'arène habituelle des partis politiques. Et aucun Français, que je sache, ne s'en est ni étonné ni affligé. Nous en aurions fait autant à Paris si le meilleur de nos alliés (quand nous avions des alliés) était venu en grand équipage épouser une fille de notre roi. Dans les relations internationales, je parle des meilleures, il n'y a pas d'amis : il y a des alliés. Des alliés qui se rencontrent ne se jettent pas dans les bras l'un de l'autre ; ils y mettent un peu de cette réserve qui ménage l'avenir, et ils n'oublient pas cette dignité qui relève la force ou protège la faiblesse. Madrid ne l'a pas oublié vis-à-vis des fils de son puissant allié¹. Malgré son penchant à les fêter comme des princes dont la jeunesse, l'intelligence et le courage font partie du patrimoine commun de l'Europe libérale, elle les a reçus comme les représentants glorieux d'une influence que ses vœux secrets appellent, devant laquelle sa nationalité veut

¹ On voit assez, sans que j'y insiste, que ces réflexions ont déjà près de dix ans de date ; mais elles ont été vraies un jour. C'est pour cela que je les reproduis dans ce récit.

rester libre. C'est par là que Madrid s'est montrée une ville vraiment politique. Quant aux provinces, je n'ai pas l'intention de revenir en ce moment sur des détails qui ont été racontés ailleurs ; tout le monde les a lus, et chacun sait aujourd'hui s'il était possible que la réception faite à nos princes fût plus expansive et plus cordiale. C'est que les provinces ont fêté dans leur personne la France, non-seulement comme alliée, mais comme voisine immédiate, et le système français, non-seulement comme influence politique, mais comme garantie de paix et de stabilité pour elles-mêmes. Il ne faut pas l'oublier, en effet : la France constitutionnelle n'était pas dans le camp de don Carlos. Entre elle et les provinces, il s'est donc fait, par la convention de Bergara, comme une sorte de pacification morale qui avait besoin d'être cimentée. Le passage des princes a paru une occasion admirable de protester en faveur de cette réconciliation ; les provinces l'ont saisie. Et pendant que le télégraphe, semblable à la renommée de Virgile,

. . . . Pariter facta atque infecta canebat,

répandait les nouvelles les moins vraisemblables, montrant tour à tour le pont de la Bidassoa intercepté par les guérillas, les défilés de Pancorbo couronnés par les espartéristes échappés des dépôts de France, et l'hospitalière maison du général Espeleta, minée, à Vittoria, par une nouvelle conspiration des poudres, voici en réalité ce qui se passait : A Irun, un magnifique banquet attendait les princes voyageurs ; à Tolosa, la ville entière semblait piquée de la tarentule ; à Pancorbo, au lieu des fusils espartéristes brillant aux sommets du défilé, le soleil, dorant les cimes, jetait sur ces rochers sinistres, au moment du passage des princes, des rayons d'une sérénité inaltérable ; enfin à Vittoria... voici ce que j'ai vu : J'avais l'honneur d'accompagner M. le duc d'Aumale quand il revint en France, précédant de deux jours le prince son frère. Il comptait sur l'*incognito* ; et de fait, dans les Castilles, les choses se passèrent très-convenablement. Mais l'Èbre franchi, la fête commença. On eût dit que toutes les horloges avan-

çaient de quarante-huit heures. Il faisait nuit et il pleuvait à faire déborder le Manzanarès lui-même. C'était le cas de supprimer les compliments, ou tout au moins de les dire par la fenêtre. Mais, bah! tous ces empressés étaient dehors, en habit de fête, culotte de soie, chapeau à plume, poussant des cris de joie, des torches dans chaque main, des flambeaux aux fenêtres, des amas de pétards et des gerbes de fusées qui éclataient derrière chaque buisson. On eût dit le pays en feu et que les cloches, lancées à toute volée, au lieu de sonner une fête, appelaient au secours. C'était d'une joie à faire frissonner. Les voitures étaient emportées au galop des mules, peu habituées à ce vacarme; et c'est en ce sens que la dépêche qui, de la frontière, dénonçait les amas de poudre de Vittoria, a failli s'accomplir de point en point. Ces démons de la nuit, qui poursuivaient, la torche à la main, la course éperdue de nos attelages, avaient bien la mine de s'être liés par serment à nous faire sauter dans les précipices. Quant à moi, c'était mon avis, quand, par bonheur, nous arrivâmes à Vittoria. Il était minuit, et la ville me sembla si folle de sa joie, si enivrée de sa poudre, si obstinée à danser sous la pluie battante jusqu'au matin, et le dîner d'ailleurs, servi par les soins de l'*ayuntamiento*, me parut si bon, que je fus bien obligé de croire à la sincérité d'un enthousiasme qui se traduisait par des témoignages si sensibles. D'autant que le lendemain la fête recommença, ou, pour mieux dire, elle n'avait pas cessé, et elle accompagna M. le duc d'Aumale jusqu'à la frontière.

Un seul moment, je crus à une intermittence de la joie publique, je pourrais dire à une suspension d'hostilités de la part des clairons, fifres, tambours et tambourins, cloches, clochetons et musettes, et autres instruments de musique locale qui attendaient le prince au passage; et j'avais raison. Il était alors deux heures du matin; c'était à quelques lieues de la frontière de France, au village d'Oyarsun, et à un moment où la tempête qui a soulevé, dans la nuit du 22 octobre, les flots du golfe de Gascogne ne semblait pas moins ébranler ses rivages dont nous approchions. Les Pyrénées étaient plongées dans une nuit profonde dont les éclats intermittents de la

foudre interrompaient seuls l'obscurité redoutable. Naturellement les gens d'Oyarsun s'étaient couchés. Le vent avait éteint leurs lampions, les redoutables musiques avaient fait retraite; et c'est ainsi que la fête continuelle réservée au duc d'Aumale avait trouvé là, par force majeure, le premier et le seul entr'acte qu'elle ait subi. Et encore ne fut-il pas complet. Je n'oublierai jamais ce spectacle. Pourquoi M. Théophile Gautier ne l'a-t-il pas vu pour l'écrire, et M. Decamps pour le peindre; avec ces privilèges de la plume ou du pinceau romantiques qui n'appartiennent pas à tout le monde? Oyarsun est un gros bourg couché au pied d'une église, laquelle se dresse fièrement sur un des contre-forts de la montagne. Le village dormait, mais l'église veillait. Sa grosse cloche, mise en branle par une main vigoureuse et invisible, rendait des sons éclatants. Deux flambeaux, fixés aux ouvertures latérales de son clocher, pouvaient figurer deux yeux ouverts sur cette scène de désolation; et c'était un étrange spectacle pour le voyageur, ainsi réveillé subitement, que la vue de cette vieille tour jetant au ciel ses cris désespérés, la tempête secouant sur son front des groupes de nuages gris comme une chevelure de vieillard, et l'éclat de ses yeux hagards perçant, sans la dissiper, la profonde obscurité de la nuit. Je n'ai jamais rien vu qui m'ait donné de la pierre brute et insensible, l'idée de quelque chose de si passionné et de si vivant.

Une réflexion me frappe au moment de terminer cette digression, c'est la facilité avec laquelle les provinces du nord de l'Espagne ont secoué le manteau de fidélité absolutiste sous lequel elles ont combattu dix ans à la suite de don Carlos, et cela, sans perdre le droit d'inscrire, comme elles l'ont fait, sur tous les arcs de verdure dressés pour le passage des princes français, ces mots tracés en majuscules triomphantes : *La très-noble et très-loyale province de **** ! — Oui, les provinces du nord n'ont pas cessé d'être loyales en cessant d'être carlistes, car elles n'avaient d'engagement qu'avec elles-mêmes. Don Carlos n'était que le prête-nom de cette guerre de l'esprit local contre la centralisation, et les provinces lui ont donné des bataillons sans jamais lui donner un parti. Les

partis survivent aux armées. Quel est aujourd'hui celui de don Carlos ? S'il y a une impuissance démontrée, c'est celle de son fils ; impuissance d'argent et d'opinion, deux grands défauts chez un prétendant. La plupart des adhérents de don Carlos ont accepté la convention de Bergara qui a renversé d'un trait de plume son trône d'un jour. Le général Urbisondo, qui commandait une division pour le roi durant la guerre, commande aujourd'hui la province d'Alava pour la reine, et il n'a pas cessé de jouir de l'estime publique. C'est lui qui a fait les honneurs de Vittoria aux princes français. Et à son tour il a reçu d'eux une hospitalité royale au château de Pau, dans ce berceau des Bourbons où un traître à leur sang aurait rougi d'entrer. C'est ainsi que la trace de don Carlos s'est effacée dans le cœur des populations et dans les souvenirs du pays. Il n'en reste, sur le sol, que quelques maisons brûlées dont les ruines attristent encore les regards, et, dans le cœur des hommes, que quelques-uns de ces regrets rares et solitaires que la mauvaise fortune laisse après elle. Un soir que j'attendais des chevaux à la poste de Bergara, j'aperçus, à la lueur d'une lanterne, un hidalgo à manteau troué qui fumait stoïquement un *cigarito*, par une froide nuit, appuyé à la borne de l'écurie, et témoin impassible de mon impatience : « Vous perdez ici un quart d'heure, me dit cet homme ; don Carlos y a perdu sa couronne ! »

Je reviens aux Castilles. Quand on a franchi avec toute sorte d'émotion française, mais aussi avec bon nombre de précautions hygiéniques, que je recommande aux poitrines délicates, ces glorieuses et froides gorges de la Somma-Sierra où la brise déchainée, qui semble murmurer à vos oreilles un nom de victoire, vous souffle en même temps et presque en toute saison les frimas de l'hiver ; quand vous avez franchi ce passage, vous êtes sorti de la Vieille-Castille ; vous entrez dans la Nouvelle. « C'est le commencement de l'Afrique, » me disait quelques jours plus tard, à Madrid, le commandant de B*** en me montrant un curieux bivouac de muletiers dans un des bas-fonds abandonnés de l'orgueilleux et impuissant Manzanarès. M. de B*** avait raison ; mais ce n'est pas tant à Madrid que commence l'Afrique qu'à la Somma-Sierra. Tout

ce que j'ai pu voir de la Nouvelle-Castille, Madrid excepté, lui appartient. Les deux Castilles sont sœurs et se disputent le privilège d'être laides. Seulement j'aime mieux la laideur de l'aînée. Il y a là de poétiques échos qui répondent au nom du Cid, de majestueux reflets qui de la flèche aiguë des cathédrales descendent dans l'aride vallée, deux grands fleuves qui semblent avoir mission d'unir, au centre même de ces campagnes fertiles et désertes, la Méditerranée et l'Océan. Que sais-je ? on peut faire des rêves de poète, d'historien et surtout d'économiste dans la Vieille-Castille. On a le cœur serré, le regard navré au sein de cette triste réalité qui, de toutes parts, vous entoure dans la Nouvelle. Un de nos princes, parlant de l'Escorial, disait : « C'est Philippe II en pierre. » On pourrait croire que cette immense thébaïde qui s'étend autour de Madrid a été également créée pour la sanctification de ce roi inquisiteur, qui employa une moitié de sa vie à tourmenter son peuple et l'autre à tourmenter son âme. La Nouvelle-Castille est en effet un admirable lieu de pénitence. On se sent digne du paradis rien que pour l'avoir traversée au galop des mules. Un sol pelé comme la peau rugueuse des vieux ânes qui y paissent une herbe introuvable ; une culture précaire et en quelque sorte nomade comme celle de l'Afrique ; des horizons plats, des sables arides, je ne sais quoi qui dessèche le cœur et les yeux fatigués à suivre, dans l'immensité de ces aspects sans couleur et sans vie, leur monotonie désespérante ; des villages clair-semés et habités par une population en guenilles ; de distance en distance, sur la route, la triste *galera* traçant lentement son ornière, ou l'*arriero* qui jette sur vous en passant, avec la fumée de son cigare, l'éclair sinistre de ses yeux farouches ; ou la longue file des mulets empanachés suivant d'un pas mélancolique la sonnette enrouée de la *capitana*, et étalant au milieu de ces plaines grises l'étrange luxe et les couleurs éclatantes du harnais national : tel est, pour le voyageur qui passe, l'aspect général de la Nouvelle-Castille. Quant à des arbres, n'en cherchez pas ; vous n'en trouverez pas un dans un parcours de cinquante lieues ; de l'eau, pas un mince filet ; de maisons de campagne, pas l'ombre. Et ici, je ferai remarquer que, depuis Irun jusqu'à Ma-

drid, je n'ai pas aperçu, en dehors des villes et des villages que j'ai traversés, une seule habitation qui eût figure de maison de plaisance, un enclos qui donnât l'idée d'un jardin. Il faut franchir les Pyrénées pour comprendre toute la justesse du proverbe : « Bâti des châteaux en Espagne. » Un château en Espagne est en effet le plus ambitieux des rêves, et je ne conçois pas trop pourquoi on est attendu, à l'entrée des Castilles, par un grand lion héraldique appuyé sur un écu semé de châteaux. Est-ce un souvenir ou une promesse ?

La Nouvelle-Castille, c'est la campagne de Rome moins la grandeur, c'est l'Afrique moins ses chauds rayons. Le plateau sur lequel s'étend cette province est habituellement ouvert aux grands courants qui soufflent des hauteurs neigeuses du Guadarrama et y entretiennent, une partie de l'année, une température âpre et froide. M. de Humboldt remarque que Madrid est la plus élevée de toutes les capitales de l'Europe, et pour ma part je n'ai pas souvenir d'avoir eu jamais plus froid que dans la Castille. Aussi est-ce le pays classique des manteaux. Chose singulière ! plus on approche de la capitale, plus la désolation augmente. On arrive de gradation en gradation au désert pur, au Sahara africain, et il ne tient qu'à vous, si vous avez une vocation d'anachorète, d'y choisir une place sur la terre nue, derrière quelque rocher frissonnant.

A peu de distance de Madrid, on trouve deux ou trois villages où la route royale cesse tout à coup pour faire place à de véritables fondrières, la seule voie ouverte aux voitures. Est-ce un privilège de ces villages, ou une négligence du génie civil, si soigneux partout ailleurs ? Je ne sais, et je ne signale au surplus ce léger désagrément qui attend le voyageur à quelques lieues d'une grande ville, que parce qu'il m'a paru se rattacher aux mœurs de l'endroit. Ces villages, en effet, grossièrement bâtis en pisé, sans eau, sans verdure, sans routes, habités par une population en apparence misérable, à la mine farouche, au regard menaçant ; ces rares villages, ainsi jetés aux abords d'une cité riche et populeuse, semblent les avant-postes de quelque invasion sauvage. C'est à la civilisation à se défendre et à se garder.

Disons-le franchement, monsieur, un des plus grands obsta-

cles qui se présentent en Espagne aux progrès de cette centralisation dont le triomphe peut relever si haut sa fortune, c'est la position de Madrid au milieu d'un désert. Cette situation est unique au monde; car Rome est une ruine, et Saint-Pétersbourg, adossé à des sables arides du côté de la terre, communique à la mer par la Néva. Le Manzanarès n'est qu'un fleuve ridicule. Presque toutes les grandes capitales ont une raison d'être. Véritables foyers d'influences et de lumières, on sent, au rayonnement qui se fait autour d'elles, la puissance d'initiative qu'elles exercent au loin. Paris, Londres, Vienne, Milan et tant d'autres s'annoncent par leurs environs populeux, par le réseau de voies de tout genre dont ces villes sont le centre, par je ne sais quelle agitation contagieuse et irrésistible qui forme autour d'elles comme une vaste sphère de vitalité et d'action. Madrid, au milieu de son désert immobile et froid, est comme une planète perdue dans l'espace, un astre brillant qui brûle sans éclairer. Placée loin de tous les centres secondaires qu'elle aspire à dominer, dépourvue en partie des moyens de communication qui lui permettraient de les atteindre; sans bois, sans eau, sans pierre, sans population indigène, sans industrie expansive, sans autre commerce que celui qui entretient son luxe, Madrid, au premier abord, donne l'idée d'un effet sans cause, d'une sorte de défi jeté à la nature par le caprice d'un roi. C'était autrefois une bourgade fortifiée qui eut pourtant l'honneur d'être assiégée par le Cid. Avant Philippe II, qui vint y établir le siège de son gouvernement, c'était, dit-on, un rendez-vous de chasse royale. On voulut en faire une ville; elle n'a jamais été qu'une cour. Mais aussi bien, c'est le secret de l'influence qu'elle a exercée en dehors de toutes les conditions qui font naître et vivre les grandes cités. Madrid a poussé comme une plante rare dans la serre chaude d'un palais. Elle y a puisé cette sève plus ardente que vigoureuse, ce tempérament irritable et lymphatique, et ces proportions démesurées mais un peu factices qui la distinguent. Encore aujourd'hui, dans le langage officiel, Madrid est moins une ville qu'une cour, *real corte*; nous lisons ces mots sur toutes les affiches pendant les fêtes. J'ai dit que ce fut sa force dans le passé, quand

l'Espagne tout entière gravitait autour d'un trône absolu. Ce serait sa faiblesse dans l'avenir.

J'ai vu, en parcourant l'Italie, de petits royaumes qui avaient de grosses cours. C'était en pays d'absolutisme. Il est de grandes et puissantes monarchies qui n'ont que de petites cours, ou qui n'en ont pas du tout, comme la France; ce sont les pays libres. Soyez sûr que dès qu'une constitution s'élève et se consolide quelque part, c'est le signe que le règne des courtisans est passé. Où croissent les ministres constitutionnels, les chambellans végètent. L'influence de la tribune remplace celle de l'OEil-de-Bœuf. Les cent voix de la presse font taire les intrigues de la *camara*. Madrid en prendra son parti. Après avoir été une ville de loisir, quand le soleil, qui ne se couchait jamais sur les terres de son obéissance, faisait mûrir pour elle les fruits des deux mondes; après avoir été ensuite une ville de bon plaisir, quand vint le tour de la royauté, non plus chevaleresque et conquérante, mais bigote, fainéante et domestique; après avoir passé par ces deux phases, Madrid en voit arriver une troisième. Elle est devenue le chef-lieu d'un gouvernement constitutionnel. C'est un grand honneur. Elle a reçu mission de le faire aimer et de centraliser partout son action, sans s'arrêter aux prétentions scissionnaires et aux préjugés fédéralistes d'une partie du royaume. C'est un grand problème à résoudre; mais l'avenir de Madrid est intéressé à cette solution. Madrid, qui a été opulente par la conquête, brillante par la cour, peut devenir puissante par la liberté. *Hæ tibi erunt artes!* Cette ville, quoi qu'on fasse, ne sera jamais ni marchande ni usurière. Elle sera la tête politique du pays, sous le sceptre de sa jeune reine. C'est là son avenir. Mais pour cela il faut s'attacher avec une fidélité sérieuse au gouvernement représentatif, le vouloir avec franchise, le pratiquer avec loyauté, l'asseoir sur la tribune et non sur le tabouret. A ces conditions, Madrid ne sera plus une cour, cela est vrai; mais elle sera la capitale politique de l'Espagne, et elle ne perdra rien au change.

J'étais à Madrid pendant les fêtes du double mariage, et j'ai trouvé le peuple très-monarchique dans ses démonstrations. Ceci n'est-il pas de bon augure pour l'avenir que je signale?

Le peuple de Madrid, tout au contraire de celui des grandes villes, paraissait sérieusement attentif au mariage de sa reine, et s'associait avec une préoccupation visible à toutes les pensées de ce grand jour. De son côté, la cour lui montrait une confiance entière, et le soir de la cérémonie qui fut célébrée au palais, on eût dit, à l'affluence de la foule tout alentour et jusque sous les fenêtres des appartements les plus intimes de la résidence royale, tandis qu'un petit nombre d'équipages stationnaient sur la place, que le peuple était le seul invité. Cette foule ne crie pas. A Madrid, le silence du peuple n'est pas une leçon comme ailleurs. On accourt, on salue, on lève les chapeaux; les femmes sont au balcon et agitent des mouchoirs. Les balcons se pavoiennent, à grands frais, d'étoffes éclatantes; pas une maison qui ne mette ses habits de fête sur le passage de la reine : tapis précieux, soie et velours, robes de gala et robes de bal, car tout y sert. C'est ainsi que se fait une démonstration monarchique.

Ce peuple est, du reste, médiocrement curieux. Ainsi, la cour a voulu procurer un divertissement au peuple. Le cortège d'Atocha n'avait pas d'autre but. Quand les royautés modernes mettent sur le pavé tant de valets galonnés, tant de chevaux caparaçonnés, tant d'équipages de tous les régimes (il y avait, au cortège d'Atocha, des carrosses qui avaient dû porter Philippe V ou la princesse des Ursins), quand les royautés constitutionnelles se mettent ainsi en frais d'exhibition archéologique, je ne veux pas croire que ce soit avec le dessein de se fortifier dans l'esprit des peuples par le prestige qu'on suppose attaché à ces brillantes exhumations des coutumes antiques. Non, certes, on ne cherche pas à tromper la foule, mais à l'amuser. Toutefois, je le dirai, le peuple de Madrid, malgré les témoignages très-vifs qu'il a prodigués aux personnes royales, n'a pas paru savoir beaucoup de gré aux ordonnateurs du cortège d'Atocha de la peine qu'ils avaient prise. Il a accueilli tous ces débris du passé avec cette curiosité froide qui vous fait aller à l'Armeria ou au Musée d'artillerie. J'en dirai autant des illuminations municipales, qui étaient magnifiques, et de ces danses nationales pour lesquelles des tréteaux étaient dressés sous les fenêtres

de la reine et sur toutes les places de la ville. Ces danses m'ont ravi, comme une des expressions les plus nobles, les plus charmantes et les plus originales de la nationalité espagnole. Mais à Madrid la foule n'avait que des regards ennuyés pour ces merveilles : le peuple ne se réveille, il ne s'anime que devant les taureaux du cirque. Si donc vous voulez savoir la cause de cette indifférence dédaigneuse qui fait parfois ressembler le peuple espagnol à ce sceptique des satires d'Horace, dont toute la philosophie consiste à ne rien admirer, *nil admirari* (excepté lui-même peut-être), cette cause est facile à trouver. On connaît la sobriété proverbiale des Espagnols : elle dépasse tout ce qu'on en peut dire. Un espagnol ne boit guère de vin, un morceau de pain blanc suffit à sa journée ; mais s'il n'a pas l'ivresse du vin, il a celle du cirque. Le cirque lui tient lieu du cabaret ; un combat de taureaux l'exalte jusqu'à la démente ; il en sort avec un profond dégoût pour des divertissements plus tranquilles.

Je ne veux pas calculer jusqu'où cette différence peut s'étendre, ni faire remarquer que l'inquisition exploitait avec une habileté terrible, dans l'intérêt de l'unité religieuse, ce goût des spectacles sanglants qui poussait la foule aux auto-da-fé, et qu'aujourd'hui encore le gouvernement constitutionnel peut se permettre en Espagne des violences que des sociétés régies par le droit absolu ne supporteraient pas. Je ne répéterai pas non plus, avec un voyageur, que tandis qu'en France on crie : *À bas !* les jours d'émeute, en Espagne on crie : *Muera !* le jour d'un *pronunciamento*. Je glisse sur ces conséquences de la tauromachie qu'on pourrait accuser d'exagération ; mais je maintiens celle-ci : le goût des distractions tauromachiques est exclusif de tous les autres. Le cirque remplace le théâtre. Où règne le taureau, le comédien est condamné à mourir de faim. Les émotions qu'on va chercher à la porte d'*Alcala* expliquent pourquoi on s'ennuie au parterre *del Principe*, et pourquoi on bâille à l'Opéra, même en présence de la cour, jusqu'à se décrocher la mâchoire. Aussi ne vous dirai-je rien, monsieur, des théâtres de Madrid, ils n'existent que pour mémoire.

Je veux seulement terminer par une réflexion. Le peuple

espagnol, et c'est justice, passe encore en Europe pour celui qui a le mieux conservé la tradition des qualités qui formaient ce qu'on a appelé les mœurs chevaleresques d'une portion du moyen âge. Dans l'ordre des préjugés chevaleresques, toute idée d'honneur, de loyauté, de courage, d'adresse et de force physique, de constance et de vigueur morale se rapporte à l'idée de cheval. Le chevalier est tout ; le *caballero* répond à tout. Tout ce qui ne porte pas l'épée ou l'éperon est de race infime. Tout ce qui ne procède pas de la chevalerie est le fait des trafiquants, des juifs et des usuriers. Le prêtre lui-même monte à cheval. Nous avons encore vu tout récemment les membres du sacré collège escorter, dans cet équipage, la prise de possession solennelle du nouveau pape. Comment donc se fait-il qu'un peuple qui, presque seul en Europe, se pique aujourd'hui de chevalerie, que ce peuple se plaise à des spectacles qui ont pour moyen l'ignominie publique du cheval, et pour but sa mort hideuse et inévitable ? On mène aux combats du cirque, comme à l'abattoir, des chevaux qui n'ont plus à montrer que leur squelette recouvert d'une peau vendue d'avance à l'entrepreneur ; et ces fantômes de chevaux, on les livre ainsi aux risées du public, on les accable de brocards et de mépris. S'ils tombent, avant d'être tout à fait morts, dans les ruisseaux de leur sang, ou s'ils se prennent les jambes dans leurs intestins, on les siffle comme des comparses qui auraient manqué une entrée, ou comme des coryphées qui chanteraient faux. C'est ainsi que la tauromachie, qui, chez un peuple de chevaliers, devrait être la gloire du cheval, en est aujourd'hui la honte ; et, je le répète, justement parce que je ne suis pas suspect d'un engouement ridicule pour les us et coutumes du moyen âge, je ne sais rien qui donne moins l'idée d'une nation chevaleresque que la cruauté avec laquelle la foule, composée de toutes les classes de la société, assiste à cette mort sanglante et outragée du fier animal que nous avons appelé, nous, de ce côté-ci des Pyrénées, *la plus noble conquête de l'homme*. Au moins, si nous le menons à l'abattoir, nous ne livrons pas au mépris de la foule le spectacle de sa décrépitude, de son humiliation et de son supplice !

III

On arrive à Madrid (après avoir traversé le désert que j'ai décrit), affamé de verdure, soupirant après l'eau des fontaines, rêvant de cascades ; et je n'oublierai jamais, monsieur, la joie puérile que j'éprouvai à la vue des eaux factices et des ombrages problématiques du Prado. Je m'arrêtai bien un quart d'heure sur l'appui de marbre de la fontaine de Neptune, regardant l'eau jaillir et tomber les feuilles d'automne, non pas avec la distraction d'un philosophe préoccupé d'autres pensées, mais avec la volupté d'un sensualiste. J'en dirai autant de toutes les impressions qui signalèrent pour moi mon arrivée à Madrid. Tout m'y souriait. D'abord j'y retrouvai le soleil que je croyais perdu ; je revis des maisons ; je rencontrai des figures humaines, très-humaines. Je pris une tasse de chocolat au café Suisse. J'achetai une demi-douzaine d'éventails de bois doré rue San-Jeronimo... Ce sont là des actes qui vous paraissent d'une simplicité primitive. Pour moi, c'étaient des événements à inscrire sur mes tablettes. J'attachais un prix infini à voir des gens aller, venir, entrer dans les boutiques, passer en voiture, d'où quelques-uns m'éclaboussaient. Je crois vraiment que je leur en savais gré, tant j'avais besoin de me reprendre aux souvenirs et aux habitudes de la vie parisienne. C'est dans cette préoccupation que je traversai la rue d'*Alcala* et la rue *Mayor*, enivré d'air, repu de soleil, aspirant toutes ces brises qui avaient passé par des portes et par des fenêtres ; admirant tout, les façades des maisons badigeonnées de rose, de jaune serin, de vert tendre (je ne sais rien de moins monumental), les balcons grillés comme des geôles, les rues qui semblent pavées avec la pointe de gros clous, les omnibus à six chevaux, et les cabinets de lecture dans des paniers. Tout cela, monsieur, si étrange que fût parfois ce spectacle, c'était pour moi la civilisation, cette chose dont nous ne pouvons nous passer, nous autres enfants dégénérés de la sainte barbarie de nos pères, et à laquelle, au contraire, les Espagnols sem-

blent se résigner beaucoup plus par respect humain que pour la satisfaction de leurs goûts personnels. La civilisation, à Madrid, est une espèce de produit exotique ; elle n'a pas l'air d'être de la maison. On dirait une étrangère à laquelle on a fait une place dans le logis, mais qui n'est pas de la famille. De là tous les contrastes qui se multiplient sous vos yeux.

La cité mauresque, silencieusement couchée sur les rampes abruptes du coteau d'Alger, ne contraste pas plus avec la ville française qui, enfermée dans la même enceinte, s'étend commodément sur la plage, qu'une moitié de Madrid avec l'autre. On dirait qu'il y a là deux villes sur le même terrain, deux villes distinctes, non par l'époque ou le caractère des constructions, mais par les usages et les mœurs. Il reste très-peu de monuments du passé dans la capitale de l'Espagne, et le style des bâtiments est uniforme, la couleur seule diffère. La plupart des édifices publics remontent à Charles III, cet infatigable créateur de l'Espagne monumentale et routière, qui ne fut qu'un grand administrateur à une époque où, pour réparer les ruines du passé, il aurait fallu un grand homme. Charles III disait des Espagnols de son temps : « Ce sont des enfants qui crient quand on les nettoie. » Et, en effet, un jour, après beaucoup de réformes contestées, il avait entrepris celle des chapeaux ; une violente émeute l'obligea de quitter son palais et sa capitale. Malgré tout, monsieur, son nom est resté populaire. Ce fut un homme de sens, car il se brouilla avec les jésuites ; ce fut un philosophe et un politique ; car il avait compris, comme son aïeul Louis XIV, qu'une aristocratie qui consentait à s'absorber exclusivement dans les charges de cour n'était plus un pouvoir avec qui il fallût compter ; et c'est lui qui disait d'un de ses valets de chambre à qui la grandesse refusait l'entrée de sa garde-robe : « Je le fais duc, et qu'il vienne me mettre ma chemise. » Charles III aurait régénéré la vieille Espagne si elle avait pu l'être sans révolution. Mais Madrid, rajeunie et renouvelée par ses soins, n'en a pas moins conservé, même aujourd'hui, sa double physionomie, l'une qui semble un peu forcément tournée vers le progrès, l'autre qui sourit à la routine. C'est ce contraste qui la rend si curieuse à observer ; un économiste

peut s'en effrayer, un amateur du pittoresque s'en amuse.

Pour moi, monsieur, je l'avoue, je trouvais une sorte de sérieux plaisir à observer cette lutte de l'ancien régime espagnol, qui, chassé de toutes les positions importantes qu'il occupait autrefois, le trône, l'Église, la municipalité, s'est maintenu dans la toilette des femmes, la tenue des *posadas*, l'ordinaire des tables bourgeoises, les habitudes du bas peuple, le goût de certains spectacles, la tradition de certains usages. Madrid, en effet, est la terre classique des contradictions : c'est le royaume (passez-moi le mot) de l'*incomplet*. Suivez cet homme ; il est arroseur public ; il est grand et vigoureux ; voyez-le attacher une longue ficelle à la tige d'où l'eau doit jaillir sur la terre desséchée, et, placé derrière à distance, secouer cette tige par un mouvement de bras saccadé et monotone. L'eau jaillit : mais, comme vous le prévoyez bien, le plus arrosé, c'est l'homme. On arrosait ainsi l'Espagne avant la bataille de Xérès. Au palais de la reine, je vis des journaliers qui transportaient de la terre dans des brouettes. Ils emplissaient successivement de petits paniers plats comme des galettes de sarrasin, et les superposaient jusqu'à ce qu'ils eussent formé à peu près la moitié d'une charge d'homme ; puis ils s'attelaient à la brouette d'un air nonchalant. Les porteurs d'eau (*aguadores*), qui sont, à Madrid, une corporation importante et justement estimée, portent sur une seule épaule la charge de deux avec une fatigue et des efforts inouïs. Les portefaix des marchés sont de vrais *biskeris* africains. C'est ainsi que dans les habitudes du peuple se trahit partout le souvenir et le génie du passé. La classe moyenne est plus près de nos mœurs ; mais à certaines heures de la journée, c'est encore l'Orient ; l'amour du gain, qui est le nerf des professions industrielles, cède le pas à cette passion du *far niente*, qui est le bonheur et la faiblesse des Orientaux. A ce moment-là, le boutiquier chez qui vous entrez vous reçoit comme un importun ; le portier à qui vous avez affaire vous accueille par un bâillement ; le garçon d'auberge à qui vous demandez un service vous ajourne au lendemain. L'*incomplet* est partout. Vous allez chez un des premiers restaurateurs de la ville ; la cuisine est bonne, mais vous partez après une heure

d'attente, faute d'une fourchette. Vous entrez au café par un vent furieux qui vous a chassé de la rue; vous y trouvez des rafraîchissements admirables, et pas une cheminée pour vous chauffer. Le vin qu'on vous sert est d'un cru excellent; c'est du *val de pennas* de la meilleure année, les Espagnols ne connaissent pas encore l'art de falsifier le vin; mais il sent le bouc. Même à la cour, où le service de la reine peut être cité comme un mode d'élégance et d'urbanité, le mauvais génie de l'incomplet, chassé de tous les coins du palais, s'était réfugié dans le cabinet de travail de la jeune reine. On sait que c'est faute d'un cordon de sonnette que Sa Majesté fut obligée de céder à la contrainte dont le contre-coup renversa le ministre qui l'avait exercée sur sa main royale.

Il en est partout de même. Les hôtels de la grandesse ont parfois des façades brillantes avec des vestibules souillés. Cette femme, qui étale des diamants au cercle de la reine, n'a pas une paire de draps à donner à sa camériste. Tel hidalgo qui roule carrosse entre Neptune et Cybèle va souper avec des pois chiches. Cet autre a mis sa montre en gage pour être vu en loge au cirque d'Alcala. Non-seulement le luxe, comme dans toutes les grandes villes, confine à la misère, mais il cohabite avec elle. L'orgueil, plus que la vanité, condamne une foule d'existences à une dispendieuse représentation, qui nulle part ne couvre plus d'embarras secrets et d'indigence noblement supportée. Je n'ai jamais vu autant d'habits brodés qu'à Madrid, et mieux brodés. C'est le pays du galon. Les Espagnols le portent en grands seigneurs, non en valets. Même le baise-main, si antipathique à nos mœurs, est chez eux une cérémonie qui a sa noblesse. L'Espagnol qui s'agenouille devant son roi le regarde en face, et le grand d'Espagne se couvre à ses côtés. La fierté castillane procède de cet instinct héroïque qui inspirait au sénat romain de complimenter Varron après la bataille de Cannes, pour n'avoir pas désespéré de la république. L'Espagnol non plus ne désespère jamais, mais il ne se presse pas. « Nous avons mis dix siècles à chasser les Maures, » répond-il à ceux qui sont pressés. La fierté les soutient dans les grandes crises et les grandit dans les petites; elle les sauve du découragement dans la défaite, de la bas-

sesse dans l'oppression, du désespoir dans la ruine. Elle leur fait supporter la souffrance; elle leur inspire une sorte de résignation fataliste à la pauvreté. Mais le pauvre, à quelque rang de la société qu'il appartienne, veut sauver l'honneur. S'il a une maison en ruines, il la fait peindre en rose ou en jaune pour le plaisir du passant, comme le marchand peint sa boutique pour l'achalandage; s'il a une charge à la cour, il vend sa vaisselle pour acheter une broderie; s'il n'a qu'un manteau troué, il le porte avec la majesté d'un empereur romain. Nulle part, en un mot, la lutte de l'homme contre les exigences de la vie positive n'est signalée par plus d'héroïsme véritable mêlé à plus d'indifférence apparente.

Ce serait peut-être ici le moment, monsieur, de justifier l'opinion que j'ai exprimée tout au début de cette correspondance. J'ai commencé en disant que j'avais rapporté d'Espagne une sincère admiration pour le caractère espagnol. Je me sens d'autant plus autorisé à le répéter aujourd'hui, que j'ai plus franchement dit la vérité sur tout le reste. En effet, quelque triste que soit le spectacle qui s'est parfois offert à mes yeux, nulle part ce spectacle, quand il m'a montré l'image de la misère, ne m'a donné l'idée de la décadence. Je croyais trouver au delà des Pyrénées un de ces peuples sur lesquels l'histoire n'a plus qu'à jeter le linceul. Je me trompais. Le peuple qui habite le territoire appauvri et dépouillé de l'Espagne a conservé, du moins en partie, les qualités qui constituent les races fortes et les populations vivaces. Pour être juste envers l'Espagne actuelle, il faut remonter aux premiers et aux derniers siècles de son histoire, regarder ce qu'elle a souffert, et se demander si un autre peuple aurait supporté une rigueur si constante et si implacable de la fortune. Les traces, je l'avoue, en sont partout manifestes, dans l'ordre matériel, sur le sol espagnol; mais, au milieu de cette détresse et de ces ruines de la matière, l'homme est resté debout; et si l'influence collective de la nation a suivi le déclin de sa destinée, l'individu a conservé, fortement empreint dans toute sa personne, le sceau de l'énergie, de la vitalité et de la grandeur. On a dit de l'homme que « c'est un dieu tombé qui se souvient des cieux. » L'Espagnol est un dominateur déchu